

Pour la vertu et contre le vice

République, un abécédaire populaire, de Hugo Latulippe,
Esperamos Films, Québec, 91m 17s

Paul Beaucage

Numéro 242, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, P. (2012). Compte rendu de [Pour la vertu et contre le vice / *République, un abécédaire populaire*, de Hugo Latulippe, Esperamos Films, Québec, 91m 17s]. *Spirale*, (242), 14–16.

Pour la vertu et contre le vice

PAR PAUL BEAUCAGE

RÉPUBLIQUE, UN ABÉCÉDAIRE POPULAIRE

de Hugo Latulippe

Esperamos Films, Québec, 91m 17s



République, un abécédaire populaire, de Hugo Latulippe, Esperamos Films.

Depuis qu'il a entamé sa carrière artistique professionnelle, au début des années 2000, Hugo Latulippe s'est efforcé de réaliser des films engagés, voire pamphlétaires, quitte à déplaire à un cénacle de cinéphiles soucieux de défendre une perspective plus nuancée en matière d'art. Privilégiant constamment le domaine de l'expérience vécue par rapport à celui de la fiction, Latulippe a su s'imposer, au fil du temps, grâce à des documentaires comme *Bacon, le film* (2001), *Ce qu'il reste de nous* (avec François Prévost, 2004) et *Le reel du fromager* (2008). Conscient de l'attitude pessimiste

d'un nombre croissant de Québécois, en raison du ralentissement de l'économie mondiale et de l'immobilisme des autorités politiques, Latulippe réalise un film au titre précis mais quelque peu redondant : *République, un abécédaire populaire* (2011). À travers cette œuvre ambitieuse, le cinéaste cherche à identifier les principaux problèmes sociopolitiques auxquels nous devons collectivement faire face. Sollicitant la collaboration de cinquante-trois témoins du Québec issus de milieux sociaux distincts, le cinéaste tente d'établir un diagnostic pertinent, voire de considérer une série de solutions

susceptibles d'améliorer le monde dans lequel on vit. À cet égard, Hugo Latulippe soulignait récemment, lors d'un bref entretien télédiffusé sur les ondes du réseau TFO (la télévision française de l'Ontario), avoir pensé interroger des gens de droite et des gens de gauche afin qu'ils proposent au public le fruit de leurs analyses respectives. Cependant, il ajoutait avoir « intuitivement » changé d'avis, peu de temps après avoir commencé son travail. Aussi le cinéaste prône-t-il, dans le film, un point de vue qui est celui de la gauche, progressiste, pour présenter les importantes menaces

socioéconomiques qui se manifestent au Québec et dans le monde actuel.

DES TÉMOIGNAGES DISCUTABLES

Hugo Latulippe se montre très discret lorsque les intervenants de son film énoncent leurs opinions ; il choisit de ne pas trop encadrer ces individus afin de les laisser traduire adéquatement leur pensée, avec un certain naturel. Cependant, lorsqu'on adopte un tel mode de narration, il importe que les témoins choisis aient un discours élaboré, novateur et rigoureux. Or on constate que ce n'est pas toujours le cas dans *République, un abécédaire populaire*, loin s'en faut. Ainsi, l'anthropologue Serge Bouchard établit une dichotomie entre les peuples nomades « pacifiques » et les peuples sédentaires « agressifs » pour expliquer la tendance chez certains Occidentaux à succomber aux charmes de la société de consommation. Certes, l'intuition sur laquelle Bouchard s'appuie est intéressante. Malheureusement, le coauteur de *Quinze lieux communs* (avec Bernard Arcand, Boréal, 1993) ne développe pas suffisamment son raisonnement sur la relation unissant l'homme d'autrefois et l'homme moderne pour emporter l'adhésion du spectateur exigeant. Ultérieurement, Bouchard verse dans un certain cynisme en postulant que le système de coïturation que nous favorisons, au Québec, est voué à un cuisant échec : aux yeux de l'anthropologue, les gens éprouvent, plus que jamais, le besoin d'échapper à la pression que la société leur impose en se réfugiant dans des « bulles d'isolement ». Dès lors, les nouvelles voitures — qui offrent un confort remarquable aux conducteurs — constitueraient le lieu privilégié de repli sur soi des particuliers. D'où l'incompatibilité qu'il y aurait entre ce désir de solitude et le partage de la voiture avec autrui pour voyager... Certes, l'assertion de Serge Bouchard n'est sans doute pas totalement fautive : certains d'entre nous entretiennent effectivement cette volonté de se réfugier dans des paradis artificiels de confort. Toutefois, l'anthropologue a tort de procéder à une telle généralisation au sujet du comportement de ses contemporains.

En toute honnêteté, il faut reconnaître que Serge Bouchard n'est pas le seul témoin de qualité qui ne répond pas aux attentes, en raison du questionnement

assez imprécis auquel le soumet le cinéaste-intervieweur. Certes, les nombreux intervenants du film ont une responsabilité à assumer en vertu de leur statut social. Cependant, le documentariste doit savoir saisir l'essence de leur propos. En ce sens, on ne saurait affirmer qu'Hugo Latulippe atteint cet objectif. Selon nous, les deux cas les plus évocateurs de cette impuissance des témoins vis-à-vis le public demeurent ceux des metteurs en scène Dominic Champagne et Brigitte Haentjens. Pour ce qui est de Champagne, il ne parvient pas à rattacher sa noble opposition aux puits de gaz de schiste à un projet de société humaniste convaincant. Cela s'explique sans doute par le fait qu'il est pleinement conscient de ses propres contradictions (notamment en ce qui a trait à l'incompatibilité entre le matérialisme et l'idéal écologique). En ce qui a trait à Haentjens, elle fait une remarque fort opportune au sujet de la quête de langage et de sens qui caractérise un certain public, curieux intellectuellement. Toutefois, elle relie bientôt cette recherche à la découverte de l'autre et en vient à faire une curieuse digression au sujet de l'absence de propension à l'érotisme de Stephen Harper ! On ne saurait nier la part d'humour que comporte son affirmation. Hélas, là s'arrête son propos, laissant le public en plan par rapport aux corrélations qu'elle aurait pu établir entre l'art et la vie. Cette absence de dialectique, qui touche à l'ensemble de la narration, explique en grande partie son manque de cohésion.

Par ailleurs, on se demande vraiment comment certains des témoins de *République, un abécédaire populaire* peuvent prétendre défendre un point de vue progressiste, de gauche. Parmi eux, il importe de mettre en relief le cas du maire de l'arrondissement du Plateau Mont-Royal, Luc Ferrandez. Ce dernier ne se gêne pas pour promouvoir une certaine forme d'aménagement territorial afin de faciliter les relations entre les êtres humains. Mais n'est pas Le Corbusier qui veut. De sorte que, très rapidement, le controversé maire d'arrondissement dérape en prétendant que l'on a commis une erreur fondamentale, au Québec, en cherchant à protéger la langue française alors qu'on aurait dû préserver une conception particulière de l'occupation territoriale. Comme si ces deux préoccupations étaient nécessairement incompatibles ! En outre, l'élu du parti Projet Montréal se complait dans un dis-

cours qui emprunte à l'imagerie d'Épinal et sombre dans la facilité.

UN STYLE PERSONNEL

Malgré les indéniables faiblesses qui le caractérisent, il ne faudrait pas croire que le long métrage d'Hugo Latulippe est dépourvu de qualités. De fait, sur le plan formel, le cinéaste se montre original en jouant sur la combinaison du noir et blanc avec la couleur rouge. En l'occurrence, il associe le rouge à la contestation et au rêve, tandis qu'il rattache le noir et blanc à l'absence de prétention, à l'authenticité. Parallèlement au propos filmique, le cinéaste ponctue sa narration de séquences sans dialogue où l'on voit plusieurs témoins discuter dans un climat propice, en attendant de faire leurs interventions ou après avoir effectué celles-ci. Bien sûr, dans un contexte banal, ces figures stylistiques auraient pu sembler lourdement répétitives. Toutefois, grâce à des prises de vue inventives, une musique bien rythmée et un montage adroit, Hugo Latulippe suggère une représentation subtile de la fameuse notion artistique d'« œuvre en devenir » ou de « *work in progress* ». En outre, le rapport constant que Latulippe établit entre le septième art et la vie donne du relief à son documentaire sociopolitique.

DEUX TÉMOINS BIEN INFORMÉS

Sur le plan thématique, *République, un abécédaire populaire* comporte quelques séquences très éloquentes, qui laissent présager que ce film aurait pu être autrement plus probant si le cinéaste avait mieux jaugé le sens de l'ensemble des propos tenus par les nombreux intervenants. De manière indubitable, Amir Khadir, député de Québec solidaire et médecin, et Marie-Claude Goulet, présidente des Médecins québécois pour le régime public, formulent des commentaires fort révélateurs concernant le système de soins de santé québécois. Ils soulignent au spectateur, statistiques à l'appui, que les coûts inhérents à notre système de soins de santé ne se sont pas accrus proportionnellement, au fil des ans, en raison de l'augmentation des salaires versés aux membres du personnel hospitalier. En vérité, ces frais ont augmenté à cause des coûts exorbitants reliés à l'achat des médicaments et de l'équipement sophistiqué que l'on utilise aujourd'hui à l'intérieur

des hôpitaux. Dans ces circonstances, Khadir et Goulet arrivent à la conclusion suivante : en taxant convenablement les gens les mieux nantis de la société et en s'inspirant des modes de fonctionnement de pays — tels le Brésil et la Finlande — qui ne « jouent pas le jeu » des grandes entreprises pharmaceutiques, on pourrait diminuer considérablement les dépenses liées à l'acquisition de médicaments et au développement des nouvelles technologies. Dès lors, on cesserait de remettre bêtement en question l'existence d'un système de soins de santé à portée universelle.

UN CERTAIN MANQUE DE PROFONDEUR

Tout bien considéré, la faute la plus lourde que commet Hugo Latulippe, à travers son documentaire, consiste à trop chercher à s'appuyer sur des thèmes à la mode plutôt que de proposer au spectateur une vision d'ensemble d'un système politique lacunaire. Manifestement influencé par les considérations écologiques de l'environnementaliste Laure Waridel, Latulippe insiste sur la nécessité d'éviter de consommer abusivement des biens matériels que nous pouvons acquérir, au Québec comme ailleurs, de manière à favoriser la préservation de la planète. Cependant, le documentaire ne recueille pas de témoignages dénonçant les déprédations des

principaux pollueurs mondiaux et les graves iniquités dont sont responsables les grandes entreprises capitalistes, ainsi que les gouvernements des pays à l'intérieur desquels elles sévissent. Dans cet esprit, plusieurs personnalités du film font de vibrants témoignages en faveur du maintien d'un service de soins de santé universel et d'un système éducationnel à faible coût (à défaut de mieux). Soit. Toutefois, on se garde bien d'identifier méthodiquement les lacunes propres à ces entités fondamentales et de proposer des réformes que l'on devrait effectuer afin de les améliorer sensiblement. Comme si l'on craignait que cela serve les adversaires de l'État providence, alors qu'il n'en est rien... Le choix narratif de Latulippe se révèle pernicieux dans la mesure où certains représentants des mouvements progressistes — tels que Françoise David, coporte-parole de Québec solidaire, et Christian Vanasse, humoriste engagé — cèdent à la tentation de minimiser les faiblesses des institutions publiques, afin de ne pas effrayer une partie de la population, qui craindrait que l'on apporte des changements importants à l'organisation sociale qu'elle connaît.

On pourrait difficilement clore cet article sans établir une comparaison entre *République, un abécédaire populaire* d'Hugo Latulippe et *L'encerclement – La démocratie dans les rets du néolibéra-*

lisme (2008) de Richard Brouillette. Pourquoi ? Parce que ces deux documentaires remettent en question, toutes proportions gardées, les prétendus bienfaits de l'idéologie capitaliste, à quelques années d'intervalle. Pour sa part, Richard Brouillette a effectué, dans son film, un travail de longue haleine en s'adressant à des experts bien préparés, dûment reconus dans leurs milieux respectifs, pour analyser correctement les ratés de la doctrine capitaliste et du néolibéralisme. Certes, le long métrage de Latulippe se veut plus accessible, plus simple que celui de Brouillette. Toutefois, à chercher exagérément à réaliser un film conciliant, « populaire », Hugo Latulippe en vient à simplifier indûment son propos et à réduire à de bonnes intentions la nécessité d'apporter des changements majeurs à notre société. Cela dit, *République* a l'incontestable mérite de pouvoir amorcer une interrogation, chez le spectateur profane, par rapport aux tares du capitalisme. N'empêche que si cet amateur souhaite approfondir sa réflexion sur la réalité actuelle afin de découvrir une véritable solution de rechange républicaine, il lui faudra transcender les limites de l'œuvre d'Hugo Latulippe et appréhender une représentation nettement plus complexe des phénomènes sociopolitiques de l'univers. †

Compromis ajourné



PAR GUILLAUME LAFLEUR

LAURENCE ANYWAYS de Xavier Dolan
Canada-France, 2h 40min.

L'acteur Melvil Poupaud est peut-être l'un des meilleurs éléments du cinéma français contemporain, proche des cinéastes et secrètement complexe. Pour comprendre cette affirmation, revenons au début de son parcours. En 1984, Poupaud a onze ans, il vient de jouer

dans *L'île au trésor* de Raoul Ruiz, auteur génial fasciné par la duplicité, le faussement idéal, la tromperie et le jeu. Dans ce monde inspiré de Stevenson, Poupaud incarne un enfant rêveur, pas si éloigné du héros trahi par Long John Silver, marin magnifique, figure paternelle

faussement idéal et corsaire sans scrupule. L'offrande serait tout bonnement cruelle si elle n'impliquait cette confiance superbe de Ruiz, contredisant un peu Stevenson, faisant de l'enfant son double à l'écran, explicité dans quelques séquences oniriques, insensées. Poupaud